

Portrait de Malou RAUZET par Claude HARMELLE

Elle aurait pu naître un 27 avril ou un 8 octobre comme vous et moi. Une de ces dates dont ne se souviennent que votre mère et quelques amis proches. Mais non ! Par un formidable trait d'humour du destin, elle est née le 1er mai 1902 à Saint-Antonin. Le 1er mai d'une époque où l'on chantait « le temps des cerises », où l'Etat se séparait de l'Eglise, où Jaurès tonnait contre la guerre. C'était la belle époque des nantis et pour les autres une époque contrastée avec son lot de violences, d'injustices et de bonheurs fragiles. Elle est née un jour où dans les grandes métropoles et les villes ouvrières on se battait pour la semaine de 40 heures, sans distinction de race, de langue ou de nationalité. N'était sa contingence, cette date ferait figure prémonitoire d'une longue fidélité, d'une pugnacité dans les combats de la vie et d'une exigence de justice hors du commun.

Son père était ouvrier tanneur au Martinet et il désirait un garçon. Le premier pied de nez que Malou fit au destin, à la fatalité, au renoncement, fut d'être, joyusement, un garçon manqué. Elle y gagna d'aller à la chasse plus souvent qu'au cours de broderie et peut-être aussi, d'échapper à l'impératif de soumission qui était alors, à la base de l'éducation des jeunes filles.

Le quartier du Bessarel et de la rue Bombe-cul étaient ses royaumes. Quartiers pauvres et aussi parfois refuges de misère dans la cité. Mais aussi quartiers où l'on n'est pas avare de gestes de partage, d'entraide et de fraternité.

« Quand j'étais jeune, dit-elle, j'ai toujours aimé aller avec les pauvres. J'allais avec les vieux de la rue Bombe-cul chercher du bois sec sur la cause plus haut que la Bergerie. Il arrivait que le propriétaire nous surprenne et nous le reprenne... je ne comprenais pas... ». Malou se souvient d'un monde où l'humiliation et le mépris présidaient souvent aux rapports entre riches et pauvres. Humiliation pour une grappe de raisin cueillie au bord d'un chemin ou encore pour ces piécettes qu'elle ramassait dans la rue (on les jetait aux pauvres les jours d'enterrement dans les familles riches) et qui blessaient la fierté de son père. Et sans doute comprend-elle mieux cette « fierté » aujourd'hui que dans l'insouciance de sa jeunesse, elle qui a aussi la nostalgie d'une époque où le travail ouvrier n'était pas si rare à Saint-Antonin et où les jeunes avaient d'autres choix que ceux de l'émigration.

La vie de travail de Malou a été bien remplie et c'est peu dire qu'elle a fait tous les métiers. Encore enfant, elle aidait son père, payé aux pièces au Martinet. Adolescente, elle a été « placée » chez le maire, puis fille de salle dans un hôtel de Villefranche. Revenue à Saint-Antonin, et après son mariage, elle a fait les extra à l'hôtel Lufaut où, pendant 21 ans, son rire et son savoir-faire présidèrent aux banquets, mariages, premières communions. Elle a aussi travaillé à la poudrerie de Toulouse, à l'usine de monte-paille de Rodolausse, tenu le café-hôtel du Pont. Après la libération et pendant plusieurs années, elle a représenté,

à bicyclette, les Magasins Réunis dans les campagnes environnantes. Elle a aussi fait partie de cette équipe de pionniers qui, au cours des années 50 et 60, n'ont ménagé ni leur temps ni leurs efforts pour frayer la voie qui rendrait possible la construction d'un C.E.S. à Saint-Antonin. Elle fut la cantinière, et une des logeuses, d'un internat chez l'habitant (au début presque clandestin) qui assura le succès du Cours Complémentaire.

Cette activité débordante lui a laissé le temps d'épouser Paul (son copain d'enfance dont sa famille ne voulait pas, car il était enfant naturel) d'élever sa fille et quatre autres enfants dont certains abandonnés par leur père et mère. Ouvrier cantonnier aux Ponts et Chaussées, Paul appartenait à cette génération d'hommes qui naquirent à la révolte et à la prise de conscience politique dans les horreurs de la guerre de 14. Il faillit y être fusillé pour avoir giflé un officier qui lui refusait la permission d'assister à l'enterrement de son frère tué au front. Il créa en 1928, avec Malou, Pierre Coucières et quelques copains parisiens, la première cellule communiste de Saint-Antonin. Malou se souvient avec émotion du Banquet dont fut l'occasion, sur la promenade des Moines, la victoire du Front Populaire. En 1941, elle fut arrêtée par la brigade criminelle de Toulouse avec trois autres communistes de Saint-Antonin pour avoir distribué des tracts. D'autres à Septfonds, Lavaurette, Lexos, Laguépie firent partie de la même charrette. Malou purgea deux ans à la prison de Montauban tandis que Paul écopa de quatre ans qui le conduisirent à la centrale d'Eysses (Lot et Garonne) où il participa à la révolte des détenus puis à Dachau. Paul mourra plus tard des séquelles de cette détention. Beaucoup d'autres (dont Pierre Courcières) y laissèrent leur vie. Malou se souvient de la camaraderie formidable des détenus et de ces réfugiées autrichiennes qui lui apprirent, à la prison de Montauban, les règles de la survie. Aucune remise de peine ne lui fut accordée car, dit-elle en riant : « je ne me laissais pas faire, c'est malheureux, j'ai toujours eu un esprit révolutionnaire ». En 1943, quand elle sort de prison, des camarades viennent la contacter : « alors qu'est-ce que tu en dis Malou, tu restes ce que tu es ou tu abandonnes ? - Ah non, j'ai dit, j'abandonne pas, j'ai trop souffert. Et on a formé les premiers maquis... ».

Elle ravitaille d'abord, sur le Causse de Servanac, les jeunes qui rejoignent le maquis pour fuir le S.T.O. : mineurs du nord, jeunes de Montauban, ouvriers de la région parisienne. Elle oriente et convoie vers le maquis F.T.P. du Lot ceux qui veulent se battre. Elle sert ensuite d'agent de liaison à Thourel, responsable politique du maquis F.T.P. du Lot et Garonne. Joliment vêtue pour éloigner les soupçons, elle parcourt alors à bicyclette les routes d'Agen, de Montauban, de Toulouse, d'Auch... Malou ne tire pas une gloire particulière des risques et des souffrances de cette époque, elle n'a pas bâti sur eux une exigence de vengeance : « ceux qui ont été à la milice ici, dit-elle, on n'en a tué aucun. Presque tous sont morts dans la misère tellement ils ont eu peur qu'on les tue. Mais tuer n'est pas donné à tout le monde... ». Elle se souvient moins des lâchetés de cette époque que de ses élans de générosité et de camaraderie. Mais elle est vigilante aussi à exiger la mémoire de ces combats pour que la leçon ne soit pas perdue et que l'histoire, un jour,

ne répète pas son cortège d'horreurs et de barbarie. Comment parler de Malou aujourd'hui sans dire aussi l'étonnante jeunesse de ses combats et de ses fidélités, le défi de sa vitalité et comment elle a su déjouer les pièges de l'amertume et du vieillissement. Comment ne pas évoquer aussi son jardin, cette oasis de fraîcheur et de luxuriante verdure dans une ville qui en manque tellement. Comment ne pas signaler, au risque de la dénoncer (mais les faits sont depuis longtemps prescrits !), son activité pionnière en matière d'urbanisme. A une époque où presque personne à Saint-Antonin ne se souciait d'urbanisme, elle osa faire tomber dans la rue quelques tuiles de bâtisses menaçant ruine, afin de convaincre leurs propriétaires absentéistes ou récalcitrants de l'urgence de réparer, vendre, ou démolir leur maison. Au fond, ce que j'admire le plus chez Malou, c'est peut-être cela : cette conscience très claire que les prémices de la barbarie, c'est la loi sans la justice. Et d'avoir toujours osé dans sa vie des choses qui n'étaient pas forcément raisonnables ni entièrement légales pour défendre ce qu'elle croyait essentiel. Etonnez-vous après cela si, malgré toutes les divergences qui me tiennent éloigné de son parti, je rêve certains jours d'y adhérer pour qu'enfin elle cesse de m'appeler « Monsieur » !